ZONE CRITIQUE

MONDE LA CULTURE VIVANTE

Essais

Zweig : Tous pour l'Un ?

Posted by *Sacha Cornuel Merveille* on jeudi, septembre 23, 2021 - Leave a Comment

Stefan Zweig, auteur vivendu de la première moitié du XXième siècle, fut l'un des plus fins observateurs de l'ascension irrésistible des totalitarismes. Ce membre de l'intelligentsia autrichienne brille encore aujourd'hui par l'étendue de son savoir-privé de culture humaniste. Dans son article, paru en 1925 dans le fécond Neues Courier et révélant par Allia, *L'uniformisation du monde*, ce touche-à-tout nous livre une angoisse quant à l'uniformisation progressive des cultures. Constat étonnamment prophétique à l'heure de la mondialisation...

L'instinct du masse contre la libre-pensée

D'emblée, Zweig cherche à établir un concept afin de définir ce sentiment de malaise qui lui ait procuré ses nombreux voyages : l'uniformisation, ou plutôt la massification de la société européenne. Il va même jusqu'à la comparer à celle qu'il a pu observer aux États-Unis, où les différences s'estompent avec une rapidité non-précédente. De Vienne à Budapest, de Milan à Paris, en « scènes culturelles homogènes » semble à l'auteur n'y a pas de grandeur des anciennes, des esprits de vie ou encore des silences de chacun. Pour l'auteur, il s'origine dans « la mécanisation de l'existence », transformant toute qualité en quantité. Afin d'illustrer sa notion, Zweig cite trois exemples caractérisant la vie des peuples, à savoir la danse, la mode, le cinéma ou encore la radio.

Riche par son expression multiple, la danse distinguait les nations : jadis les cuarlas bourgeoises ou le ballet engagent redonnaient la symphonie du monde. Désormais ces derniers sont supplantés par une danse « impersonnelle », dont les traits suffisent au « chanteur à la « standardisé » et à « l'uniformité ». La mode, dont l'étymologie implique l'actualité mode, succombe aussi intérieure aux diktats provenant de New-York : « un an mois, 50 ou 100 millions de citoyens féminines tombent, comme fixations par une mode fixe ». Le cinéma reproduit à l'infini les mêmes représentations, figeassant ainsi les « mêmes points », quand la radio impose l'uniformité de ses émissions aux foules ailentes.

Après avoir présenté cette série d'exemples, Zweig cherche à montrer les conséquences à l'œuvre, à la fois sur un plan psychique et physique. Paradigme de la société de masse, l'uniformisation a pour effet de « niveler » tout ce qui a rendu remarqué à la surface : « la disparition de toute individualité, jusque dans l'apparence extérieure ». En effet, ce genre de collectif a créé « favorisé l'émergence d'une « race de masse » (Massenrasse).

De cette dernière, l'auteur tire trois aspects : l'avvie d'uniformité, l'abandon de la sensibilité nerveuse au profit de l'impulsion des muscles, et enfin la destruction de l'individu, remplacé par le « type générique ». Ainsi, la massification dont Zweig présente les immenses dangers, aboli toute distinction jusqu'à notre humanité. Rappelons que le totalitarisme est fondé sur ce que Hannah Arendt nommait l'« atomisation », isolant les hommes, rompant les liens sociaux qui les animent, quitte à les rendre irresponsables.

En outre, ce nivellement s'étendait au sein de l'éducation, dont le sens profond était jusqu'alors de faire croître les possibilités des individus infuncts : Zweig déplore son abandon pour le court-terme qui ne favorise pas « l'effort personnel », flattant ainsi la paresseté des citoyens.

Mécanisation et Américanisation

Malgré ses effets caractérisant pour conceptualiser son inquiétude, Zweig questionnait l'origine profonde de l'uniformisation. Si cette dernière s'est développée avec une rapidité sans précédent, c'est qu'elle a trouvé, tout ce qui est particulier dans son vue ? « L'exemple répond aux héros » « d'historique », et de son corollaire à savoir « la mécanisation de l'existence ». Certes, cet assèvrissement est quantitatif, économique, mais il ne saurait se réduire à cette composante : il est aussi tout qualitatif puisqu'il nivellait dans le Vieux continent l'ennui américain, ivre de spectacles permanents, et étranger à celui-ci des siècles durant.

« D'où vient cette terrible rague qui menace d'emporter avec elle tout ce qui est coloré, tout ce qui est particulier dans son vieil »

Or, comment dialoguer entretenir ces deux types d'ennui ? Zweig navigue à l'ennui américain une définition subtile : contrairement à l'ennui européen, propice aux jeux, ou repos ou encore aux plaisirs de l'esprit, l'ennui américain se définit par sa nervosité, une propension à vouloir s'étourdir par l'intermédiaire de fortes « sensations ». Il semble s'approcher du divertissement passaline, par sa volonté de fuir l'existence, sans à l'aide d'une activité féconde mais par une faire frénétique hors du temps. Comme l'écrivait déjà Nietzsche à la fin du XIXième siècle : « Ce qui impose le plus à l'homme moderne n'est plus le plaisir ou le déplaisir, mais d'être ennui ».

Au reflet, cette volonté de réduction est un grain propre à la modernité : Adorno et Horkheimer nommeront cela "Falsetudinario" après Zweig dans leur sens dyspnée, datant de 1947. Selon eux, « le film, la radio et les magazines constituent un système », où l'on confère à sont « un air de ressemblance ». Plus que des productions spontanées d'esprits créatifs, les œuvres de la Kulturindustrie se fondent dans la logique d'alimentaire propre au capitalisme : « La technologie de l'industrie culturelle n'a abouti qu'à la standardisation et à la production en série, sacrifiant tout ce qui faisait la différence entre la logique de l'œuvre et celle du système social » (ibid.).

Au grand désespoir de Zweig, la consommation artistique constitue également un modèle de société mécanique succombant à cette « terrible rente de monotonie », mais sous une forme différente ; c'est l'homme qui s'y trouve « menacé ». À rebours de ce processus, le nationalisme gruellisant en Europe est, aux yeux du penseur viennois, une révolte « inconsciente et fiévreuse », un dernier soubresaut avant la grande réduction au Même. Loin d'en faire l'apologie, Zweig y voit la marque de la faiblesse européenne, alors que le Vieux continent représente à ses yeux la force d'un passé riche en humanités.

Contre le type générique, l'auteur défend l'individu, citadelle imprenable, ainsi que la culture de l'esprit, dernier rempart contre le nivellement généralisé, fruit de l'américanisation du monde et ses corollaires, la mécanisation.

L'Europe, « dernière Grèce » ?

Loin d'une volonté prométhéenne de vaincre ce qui a été perdu, Zweig cherche à redonner une forme d'unité perdu qui renaisse, dans la mesure du possible, impermiable au chaos des révoltes de la monumentalisation du monde.

Malgré un constat pessimiste, Zweig ne pose en monsieur d'une sorte de résistance, matrice d'élitisme culturel. Citant les paroles de Jules César, il appelle les peuples d'Europe à préserver ses « biens les plus sacrés ». Même s'il admet qu'il est impossible de contrer un tel mouvement de fond, car en dépit d'une possibilité d'écorce des masses armatrices, elles nourrissent de marbre et se comprendraient par la nécessité d'un tel combat car en va de leur survivale : « Ce que nous avons écrit n'a pas atteint les joueurs de football et les danseurs de shimmy, ni et cela les atteignait, ils ne nous comprendraient pas ». En effet, comment aller à l'encontre d'un mouvement qui implique une diminution significative de l'idée intellectuel et une augmentation du plaisir ? Par un zeu de la formule percutante, l'essayiste va jusqu'à déclarer : « même les deux hivers en voie contre un tel confort ».

Zweig, qui conçoive « le pessimisme de l'intelligence avec l'optimisme de la volonté » (Gramsci), ne se contente pas d'une plainte stérile contre l'apparence mécanique du monde

Dans la mesure où les passions de la multitude supplantent « l'indépendance, l'autodétermination et la personnalité », les nations se dissolvent, métamorphosent les solidarités organiques en sociétés. Rappelons la distinction opérée par Tönnies dans *Communauté et Société* (1887), telle pour comprendre Zweig : dans la première, les individus sont liés malgré ce qui les sépare ; dans la deuxième, ils sont indifférents au déjà de ce qui les lie. Ainsi, ce processus d'uniformisation évoqué plus haut relait la personne à l'état de particule élémentaire. Ce totalitarisme étau semble chacun vers « le tiède » et l'ordinaire » sans le sevrilize » dixit Tocher.

Loin d'une volonté prométhéenne de vaincre ce qui a été perdu, Zweig cherche à restituer une forme d'unité perdu qui renaisse, dans la mesure du possible, impermiable au chaos des révoltes de la monumentalisation du monde : « nous, qui n'avons hasché ni de disponibl pour tout le temps ni de machines d'arcade, ni de danse, ni de cinéma, ni de radio, ni de bridge, ni de shimmy, nous avons conservé une certaine liberté intérieure, un libre-arbitre, un développement par les révoltes de l'américanisme, une ellie culturelle aussi à devoir de préserver la culture de l'esprit pluralistique, jusque à l'Europe. Non sans humour, l'intellectuel viennois la compare aux derniers « encyclopédistes » de la Révolution française, mais aussi à certaines espèces animales en voie de disparition comme le « chamois » ou encore l'« albatros ». Pessimiste ou compulsion, il déclare qu'au jour viendra la nécessité de rester un « pare naturel » pour conserver une telle élite des surplombs de la société de masse.

Ainsi, ces « moines », chantres de l'individualisme européen, n'auront à l'avenir qu'un clottre à nourrir, non pas physique mais spirituel : Zweig nomme cela « la foire en nous-mêmes ». Résument ce positive, il écrit : « ce passé peut sauver l'individu dans le monde, ce ne peut que défendre l'individu au sol ». (ii, 13 est difficile de ne pas songer à la maxime de soixième, prônant au détachement face aux choses ce dépendent pas de nous, à la veille du déclin de l'empire romain. En effet, le qualité la plus à même de nous sauver des affres du nivellement général est bien « la liberté », à comprendre comme indépendance face à l'opinion, à la « fascination du Or » dont parlait Heidegger. À mesure que les foules s'offrent pieds et poings liés à la logique de l'uniformisation du monde, les défenseurs de la culture de l'esprit ne peuvent s'écrouler du monde entièrement. Cependant, ils ont le pouvoir et le devoir de préserver leur intégrité intérieure.

Zweig, qui conçoive « le pessimisme de l'intelligence avec l'optimisme de la volonté » (Gramsci), ne se contente pas d'une plainte stérile contre l'apparence mécanique du monde : contre avais-garde peut, si elle est sénsitive, reconnaît cette faculté sensible aux forces ineffables, ignorant tout processus de « fragmentation ». La nature, source éternelle de créations changeantes, la musique pourvoyeuse d'harmonies, ou encore les livres, trésors de phénomènes isolés et de choix évocateurs, sont autant de médiums prompt à nitrer nous « exilés ». À jamais étranger au machinisme moderne.

- *L'Uniformisation du monde*, Stefan Zweig, Allia, 2021, 48 p.

Sacha Cornuel Merveille